

Womenfolks

Shirley Abbott

L'histoire des femmes a presque toujours été, d'une manière générale, l'histoire secrète. Une des grandes tâches des féministes de nos jours, a été de rendre visible ce qui restait invisible, même parfois aux actrices elles-mêmes. Les femmes décrites par Jean Freas et Shirley Abbott ont été obligées d'agir dans le secret, de cacher leurs meilleures actions, pour ne pas encourir la désapprobation ou même la violence des voisins. Dans les deux cas, on voit à quel point le secret nourrit et se nourrit de l'injustice. Comme disaient les jeunes survivants du SIDA à New York dans les années quatre-vingt, "Silence=Death", le silence, c'est la mort.

Shirley Abbott descend d'une lignée de femmes travailleuses, indépendantes, obstinées, et profondément démocratiques, qu'elle célèbre dans *Womenfolks*. Sa famille maternelle est de race mixte, d'un côté « Scotch Irish », de pauvres protestants sans terres ballotés entre l'Ecosse, l'Irlande et le sud des USA, de l'autre côté « Cherokee », des indiens sédentaires, lettrés et entreprenants, de petits fermiers, chassés d'un jour à l'autre de leurs villages en 1838, par l'armée américaine, dans un brutal regroupement vers l'ouest, au delà du grand fleuve Mississippi. De dix-sept mille personnes lancés sur ce chemin des larmes, *the trail of tears*, quatre mille sont morts en cours de route. C'était, Abbott est clair, un génocide. L'arrière grand-mère de Shirley est née juste après

cette catastrophe ; en vrai survivante elle a mis au monde 14 enfants. On reconnaît ses origines Cherokee, dans les rares photos qui restent, dit Abbott, aux traits marquants de son visage mais surtout à son regard, « d'une amertume alerte ».

Lavisa, grand'mère de Shirley, a élevé douze enfants, à son tour, à la campagne. « Même malade, elle sortait du lit au lever du soleil, elle s'occupait de la maison, du bétail, du jardin, des champs en culture, elle savait planter et manier la charrue, elle redressait les piquets, elle récoltait les foins... Quand elle est morte les amis lui ont construit un cercueil et ouvert une brèche, pour la mettre en terre... C'était une des dernières de ces Scotch-Irish, solitaires et fugitives. »

Vers 1940, lorsque la ségrégation raciale et tout son cortège d'injustices sévissait dans l'état d'Arkansas, Velma Abbott, fille de Lavisa, mère de Shirley, s'y opposait de toutes ses forces, là où elle commandait, c'est à dire, à la maison :

p. 76 :

« Quand j'avais environ sept ans, mon père ayant reçu une augmentation de salaire, a décidé d'engager une domestique pour ma mère, qui s'y opposait, puisqu'elle était bien capable de maintenir la propreté de la maison de ses propres forces et aurait préféré mettre l'argent à la banque. Mais Daddy voulait que sa femme connaisse le loisir, et c'est ainsi qu'un matin de très bonne heure il a emmené Emma dans la maison, par la porte de derrière.

Pendant les deux à trois ans où nous avions les moyens de la payer, il partait la chercher en voiture six jours par semaine et ensuite Mère la reconduisait à la maison dans l'après-midi. Emma gagnait dix dollars par semaine et Daddy soixante-cinq (lui aussi travaillait six jours sur sept).

Il m'a défendu de révéler aux enfants du quartier le montant du salaire d'Emma puisque le tarif normal était d'un dollar par jour et parfois moins. Mais mère avait dit qu'elle aurait honte de faire travailler quelqu'un pour un dollar par jour et Daddy était plus que prêt à payer dix dollars, avec primes.



©Gea Koenig , Sénégal, 1995

Ainsi a commencé mon unique contact d'enfance avec une femme noire.

Emma mesurait un mètre cinquante, elle était rondelette mais pas grasse, et de teint si noir que les traits petits et délicats semblaient disparaître dans son visage. Ses yeux étaient plus noirs que sa peau, et semblaient ne pas avoir de blanc. Elle avait l'air d'une jeune fille, quoique déjà grand'mère. Je regardais comme elle enfonçait le fer à repasser adroitement dans les plis et les fronces. Je la suppliais de me laisser toucher les paumes de ses mains, qui étaient de couleur crème comme pour les pantoufles de satin et quand je lui demandais comment elle faisait pour avoir des paumes de couleur claire, elle riait et me disait que c'était parce qu'elle les frottait à la planche à laver.

J'étais déjà corrompue, peut-être par les livres, peut-être par la manière respectueuse et timide d'Emma avec moi. Je voulais jouer à la fille du manoir. Quelle merveille d'avoir une servante à vos ordres. Maintenant, je m'imaginai que Mère pourrait m'emmener à la piscine les après-midi d'été et que nous pourrions aller tous les jours au cinéma. Je pourrais laisser trainer les serviettes dans la salle de bains, semer les chaussettes sales à travers la chambre à coucher et changer de vêtements trois fois par jours. Mais Mère eut vite fait de me remettre dans le droit chemin. La première fois qu'elle m'a prise en train de me vanter aux gosses du quartier, de notre bonne, elle m'a donné une raclée. Et elle est devenue encore plus sévère sur la question de ramasser les chaussettes sales et de faire attention aux robes qu'on venait tout juste de repasser. Et un matin, quand Emma m'a dit de boire le lait et que je lui ai dit de ne pas faire la patronne avec moi, Mère est venue me fouetter avec une tapette à mouches – son instrument de choix (celles en caoutchouc étaient bien pires que les modèles aux fines mailles de fer). Selon Mère, Emma était là pour me donner des ordres à moi, et non pas l'inverse. Mais il y avait encore pire : mes rêves de devenir un enfant choyé de la

classe aux loisirs, se sont évanouis, lorsque Mère s'est mise à travailler côte à côte avec Emma.

Ensemble le lundi matin, elles mettaient le linge blanc à bouillir sur la cuisinière, ensemble elles soulevaient le pesant chaudron pour l'installer derrière la maison, à côté de la machine à laver. Cette machine était un modèle « automatique » qu'il fallait remplir et vider à l'aide d'un tuyau d'arrosage. Ensemble elles plongeaient les bras dans l'eau savonneuse, pour repêcher les draps et les insérer dans l'essoreuse. Deux bras noirs, deux bras halés parsemés de taches de rousseur, montaient et descendaient dans les baquets de rinçage. Mère et Emma tendaient le linge comme il se devait, l'endroit au soleil, les ourlets en bas. Avant l'arrivée d'Emma, le repas de midi les jours de lessive avait été un bout de pain, et le repas du soir des œufs frits aux lardons – le salaire du travail jusqu'à l'épuisement. Maintenant par contre, à midi la lessive était déjà faite et avant trois heures de l'après-midi, le doux arôme du coton fraîchement repassé, se répandait de par la maison. Pendant qu'une des femmes repassait le linge, l'autre épluchait les légumes pour le pot au feu et découpait une salade, peut-être même remuait dans un bol les éléments d'un gâteau ou d'un pudding.

Au lieu d'épargner des efforts à ma mère, avoir une domestique lui a permis de faire plus de travail : de cuire des tartes les jours de grande lessive, d'être encore plus fanatique du repassage des robes, de cirer les parquets deux fois plus souvent et de « refaire » les rideaux quatre fois par an au lieu d'une seule. Pour moi, qui rêvais d'une vie tout adonnée à la paresse et aux plaisirs, de promenades aux magasins à prix modiques à côté de ma mère, cela voulait dire que pendant que je jouais avec mes poupées en papier ou mettais des bonnets de bébé à notre chien, deux femmes travaillaient à la cuisine plutôt qu'une seule. Cela voulait dire qu'après l'école je rentrais dans une maison où toutes les taches domestiques avaient été faites avec un si grand soin,

que je pouvais me laisser choir à côté de la radio pour m'imbi-ber de Tom Mix, the Long Ranger, and the Shadow.

Cette manière de faire rendait mon père fou. D'un côté il suppliait ma mère, lui ordonnait de s'habiller pour sortir au moins une fois par semaine, en laissant Emma s'occuper de la maison. Ils se disputaient d'une façon régulière et colérique, ma mère féroce disait : « Hat, ce n'est pas dans mes idées de faire ainsi, pourquoi tu ne me laisses pas en paix ? » Et il insistait jusqu'à la faire pleurer, et ensuite il lui reprochait de pleurer. D'un autre côté, Emma aussi le rendait fou. Il ne pouvait pas comprendre pourquoi elle n'acceptait pas de se mettre à table avec nous. Cela le blessait dans ses sympathies avec la classe ouvrière, de la voir perchée sur un escabeau à côté du cabinet Hoosier, ou en train d'attendre patiemment que nous trois ayons quitté la table. Il ne pouvait pas comprendre non plus pourquoi elle refusait d'entrer et de sortir par la porte principale.

Je ne prétends pas que la façon dont ma mère gérait sa domestique noire soit typique. La plupart des blanches n'aidaient pas leur blanchisseuse à étendre la lessive sur la corde à linge. En plus, je n'ai aucune idée de ce qu'Emma ait pu penser vraiment de cette campagnarde acharnée qui recherchait l'égalité dans une situation foncièrement inégale. Même maintenant, je ne comprends pas tout à fait pourquoi ma mère a fait ce qu'elle a fait. Elle était sans doute une ménagère obsessive et son éducation aussi y jouait un rôle. Si elle voulait Emma comme sœur plutôt que comme servante, c'était parce que le travail faisait d'elle deux sœurs et parce que, à la campagne, personne, à part un parasite, un invalide ou un bébé, ne reste tranquillement assis pendant que les autres travaillent.

Il y avait un autre mobile aussi. Comme je frayais mon chemin dans cette petite ville du Sud, je commençais peu à peu à percevoir que les rapports entre les blanches et le peuple noir,

impliquaient une dangereuse donnée politique qui jouait dans les deux sens. Si elle avait employé Emma de manière correcte, Mère aurait pu devenir une dame. Mais Mère ne voulait pas être une dame. Il y avait en elle quelque chose qui s’y opposait, et elle ne pouvait pas expliquer ce qui l’effrayait, et c’est pour cela qu’elle a pleuré quand mon père s’est moqué d’elle. Me rangeant du côté de mon père, comme je ne manquais jamais de le faire à l’époque, je trouvais Mère sotte et peu sophistiquée. Une rustre. Pourquoi refuserait-on d’être une dame ? Moi, j’avais fermement l’intention d’en devenir une quand je serais grande. Mais d’une manière ou d’une autre la répugnance de ma mère s’est collée à moi, et a produit son effet. »

★ ★ ★